



Gaia

# La Grande Villa

Laurence Vilaine

Laurence Vilaine

La Grande Villa

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

La citation de l'écrivain guatémaltèque Eduardo Halfon est extraite de son texte « Mémoire d'enfance » publié dans *La Mémoire juste* (Maison des écrivains étrangers et traducteurs, 2011).

Illustration de couverture :  
© Laurence Vilaine, 2015

---

© Gaïa Éditions, 2016

ISBN 13 : 978-2-84720-715-6

*Aux suivants,*

*Ne voyez-vous donc pas que tout ce qui arrive  
est toujours un commencement ?*

Rainer Maria Rilke

J'aurais pu me douter, qu'en revenant je t'aurais trouvé là. Sans réfléchir, j'ai levé la poignée au lieu de la pousser vers le bas, c'est drôle comme nos gestes se souviennent des petits travers et des embûches, ma main avait gardé la mémoire de son installation à l'envers. Par la porte tout juste entrebâillée, c'est venu aussitôt, comme un ballon qu'on te lance avec force et que, plié en deux, tu arrêtes avec ton estomac. C'est venu avec l'odeur en premier, qui ici dit quelque chose de la chaleur, ramassée dans les murs et entre les lattes du vieux parquet, assoupie dans les grands rideaux épais ou juste posée sur les tomettes grâce à elle toujours tièdes, quelque chose de la chaleur qui porte encore un peu du parfum de celui qui est passé juste avant, un peu de la lessive qu'il a utilisée et laissée pour celui d'après, aussi l'odeur est-elle sans doute un peu différente de la fois précédente, et encore de la fois d'avant, mais reconnaissable toujours, à cause du soleil, à cause de la lumière – oui, c'est sûr, ici la lumière a une odeur.

#### COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT

J'aurais pu m'en douter avant même d'ouvrir la porte, dans l'escalier quand j'ai posé le pied sur la première marche, les deux tomettes descellées ont fait leur bruit

d'assiettes. Puis aussi dans le vestibule quand, la porte à peine ouverte, l'armoire rouge m'a dit le couchant qui, quelques heures plus tard, pousserait la fenêtre de la salle de bains et se jetterait sur elle. À cheval sur le seuil de la plus petite chambre, deux longues jambes de soleil à ma rencontre m'ont rappelé les persiennes toujours ouvertes, et la langueur de l'après-midi qui fait de ces quelques heures à venir une traversée du désert – c'est dans cette pièce que je travaillais la dernière fois, beaucoup le matin et beaucoup la nuit, peut-être reste-t-il encore sur le bureau les ronds de mes tasses de thé qu'avant de partir j'ai laissés, volontairement peut-être bien, faisant secrètement d'un coup d'éponge la promesse de mon retour. L'après-midi dans la petite chambre, la fumée qui s'échappait de la théière, c'était un ruban de taffetas dans le soleil. Il y a cinq mois. Et quelques poussières. C'était la lumière de l'hiver.

Bien sûr que j'aurais pu me douter. Et non seulement je n'ai rien vu venir, mais j'ai cru pouvoir faire comme si de rien n'était. Après avoir fermé la porte derrière moi, toujours sans réfléchir et toujours vers le haut la poignée, je suis allée directement poser ma valise dans la grande chambre. Comme si c'était la mienne depuis des années, comme si j'y venais régulièrement depuis l'enfance. J'y suis entrée comme on se roule en boule quand on a peur de se perdre, quand on veut comprendre tout de tous les mystères. Et là,

pendant quelques secondes, j'ai cru que je ne savais plus respirer. Un sanglot m'a sauvée, qui m'a obligée à tout simplement ouvrir la bouche pour prendre de l'air.

Je te parle comme on écrit une lettre, ou peut-être est-ce l'inverse. Aura-t-elle l'épaisseur d'un cahier, j'en serais heureuse, cela signifiera peut-être que j'aurai réussi à tenir la conversation, à dire ce que j'ignore, là, maintenant du haut de cette page vierge. J'ai écarté mon clavier pour un crayon, et quand d'habitude je préfère les feuilles sans marges ni carreaux, hier leur blancheur m'a donné le sentiment que j'allais m'y noyer – j'ai acheté un cahier avec des lignes. Cette fois, je travaillerai dans la grande chambre.

★

On me dit, sois douce avec toi-même, va voir la mer, va faire la sieste sur le sable. Je suis allée à la piscine, et j'ai nagé cinquante longueurs de bassin sans pause, cinquante fois vingt-cinq mètres, me concentrer pour les compter m'a permis de ne laisser entrer que des chiffres dans ma tête. J'ai aussi compté les lignes de carreaux bleus, puis les carreaux blancs par groupe de quatre entre les deux, les marches de l'échelle, les lumières au plafond : j'ai ainsi barricadé mes pensées derrière des tables d'addition, derrière des grilles, des mailles serrées, des chiffres en bâton comme des vigiles à



l'entrée de mon cerveau. Puis j'ai pris une planche pour n'avancer qu'avec les pieds, j'ai battu l'eau jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à ce que brûlent les muscles de mes cuisses et que mon ventre durcisse, j'ai pensé le feu et le béton. Dans ma gorge alors, l'accablement comme une tenaille, aussi dans mes épaules qu'un filin d'acier relie à ma colonne comme un cintre métallique, dans ma nuque raide qui cherche une terre à bâbord, jusqu'à l'intérieur de mes lunettes – derrière la buée, je me sens carpe, et les yeux contre la vitre de mon aquarium, je fais du surplace en plein océan. La douceur préconisée se sera limitée à rejoindre l'échelle quand une crampe m'a serré le mollet.

Au sortir du tunnel en rentrant, je regarde la Grande Villa tout en haut, le couchant est proche, qui va se jeter sur l'armoire, et je presse le pas. Je n'avais pas nagé depuis des mois, demain je retournerai.



Le bureau est face au mur, et je sais dans mon dos le soir qui tombe. La pénombre estompe les contours et feutre la lumière, et la grande chambre devient peu à peu noir et blanc, c'est en allumant la lampe que je rétablis les couleurs. Je joue avec l'interrupteur en même temps qu'avec le bleu du ciel : encore un peu clair, il dit, collées l'une à l'autre, la couleur de l'été et l'odeur de la terre sèche ; déjà un peu sombre,

il prépare aux constellations leur scène pour la nuit – si on regarde le ciel sans ciller, est-ce qu'on voit les étoiles naître ?

Au pied du lit, j'assois mon corps comme on lâche un sac, un sac en cuir souple et vide sur une chaise. Mon ventre est un trou, mais je ne peux rien avaler qui le remplirait.

★

En nageant je t'ai parlé. Des mots à toi comme une évidence, un flux de mots au rythme de mes gesticulations dans l'eau, puis je les ai égarés – peut-être parce que je nage vite, oui, je me dépêche et je nage en désordre. Mes mâchoires restent soudées, et mes poumons dans leur étau. Je suis presque nue, mais une cuirasse écrase ma poitrine et pour flotter il me faut batailler. J'alterne les nages, je tourne la tête, je l'immerge, je cherche l'oxygène – juste respirer parfois fait mal.

★

Une vibration aiguë me met en alerte – vite un livre, une chaussure. Je peux entendre à des mètres à la ronde les ailes du moustique, qui réveillent mes phobies d'enfance, dès les premières soirées un peu tièdes du printemps elles devenaient les adversaires de mes nuits

et me faisaient guerrière. Garder fermée la porte de ma chambre obsédait mes journées, je m'aplatissais comme une feuille pour entrer et sortir, et le soir à peine là, j'entrouvrais juste assez la fenêtre pour y glisser un bras et rabattre les volets en quatre secondes maximum, deux pour chaque battant. L'angoisse habitait les heures qui me rapprochaient de l'instant où je quitterais le gentil brouhaha familial du salon pour aller rejoindre le silence de mon lieu de combat que les bêtes viendraient rendre électrique. Car malgré toutes mes précautions, il en était toujours une pour pénétrer ma chambre forte. Dans le concentré nauséabond de l'insecticide qu'à chacun de mes passages dans la journée j'avais pulvérisé à coups de grands huit à bout de bras, je m'enfonçais sous ma couverture et me recouvrais la tête. Je m'endormais en nage après des heures de guet – étaient-ce les agonies de mes victimes ou mes phobies plus bruyantes qu'elles, j'entendais toujours vibrer les ailes. Aujourd'hui encore, à cause d'elles peut-être, une pointe de contentement accompagne presque l'arrivée de l'hiver.

J'ai gardé le geste et la main leste : croyant l'insecte sur ma joue, je viens de me gifler. L'ai-je assommé, je n'ai ni trace de sang ni cadavre aplati au creux de la paume, et sur la joue je ne peux pas voir, mais la gifle a en tout cas chassé le sommeil. Elle fait aussi et encore monter les larmes, égales au poids de mon désarroi d'enfant quand la bête restait vivante, si lourdes qu'elles

peinent à rouler et tombent directement sur mon cahier sans descendre le long de mes joues. Sont-elles chaudes, je ne sais pas, elles ne me soulagent pas.

★

Mes pieds s'embrouillent, je nage pêle-mêle et décousu, mon souffle joue à la courte paille et il gagne. Alors que je voudrais m'élancer comme une fusée, mon dos se creuse ; je pousse le mur pour me propulser, mais mes orteils se tordent. Mes yeux piquent, c'est le naufrage du *Titanic* derrière mes lunettes, et les plongeurs, les coups de sifflet, les éclaboussements me bouchent les oreilles, la piscine entière vient s'étouffer dans mes tympanes. Je nage en morceaux – est-ce pour prendre conscience que mon corps existe vraiment, malgré moi je le malmène.

★

La chaleur alourdit jusqu'au temps, et dans la nuit presque installée, la seconde en vaut dix. Mes pensées s'engluent comme une semelle sur une couche de goudron fumant. Elles titubent, trébuchent, se heurtent contre des parois invisibles, comme les moustiques que je balaie de la main et les papillons de nuit ivres de lumière – la main sur la joue, je les regarde se brûler les ailes.

Il fait silence dans la Grande Villa, et aussi tout autour.

Mais je t'entends.

J'éteins la lampe.

Et je fais comme si de rien n'était.

Une enjambée me sépare de mon lit, je m'y allonge.

Et je rabats le drap sur ma tête – les moustiques ne m'auront pas, et au cas où le téléphone sonnerait, peut-être qu'ainsi je ne l'entendrai pas.

---

En librairie le 17 août 2016

© Gaïa Éditions, 2016